

Jean-Jacques Rassial

---

*La formation des habitudes*

---

**P**ourquoi est-ce que je prends cette question de l'habitude? Pour un certain nombre de raisons que j'essaierai de vous commenter au fur et à mesure, mais déjà pour une raison, c'est que je crois que l'appropriation par Lacan de la théorie de la pulsion de mort bouleverse radicalement l'idée qu'on pouvait avoir de la pulsion de mort à partir des textes de Freud.

Chez Freud, l'invention de la pulsion de mort reste très équivoque, dans la mesure où très vite il va se trouver piégé par une formulation qui est la formulation d'une opposition entre Éros et Thanatos. C'est-à-dire qu'on mettra l'accent, dans un certain nombre de travaux... en particulier, comme vous le savez, la question de la pulsion de mort a divisé les analystes, alors il y a ceux qui ont rejeté complètement toute la partie freudienne portant sur cette théorisation de la pulsion de mort, mais ceux qui l'ont acceptée l'ont fait en forçant l'opposition entre pulsion sexuelle et pulsion de mort. Or ce que nous rappelle périodiquement Lacan dans ses Écrits, c'est que, si la pulsion de mort - à laquelle il donne un certain sens, que je ne suivrai pas forcément du début jusqu'à la fin - mais si la théorie de la pulsion de mort présente un intérêt, c'est de se situer non pas contre le principe de plaisir mais bien au-delà du principe de plaisir, c'est-à-dire d'être incluse, cette pulsion de mort, dans la dynamique érotique elle-même. Et je crois que ça c'est le point fort de ce qui peut être une conception lacanienne de la pulsion de mort, c'est-à-dire que la pulsion de mort ne s'oppose pas à la pulsion sexuelle, mais que la pulsion sexuelle contient en son principe même cette pulsion de mort.

Je crois que c'est pour cela que j'ai envie de tirer un fil à partir de la question de ces habitu-

des, tirer un fil qui est celui du constat que la pulsion de mort est à l'œuvre au quotidien pour nous: il n'y a pas des Sujets qui par moments seraient animés par la pulsion sexuelle, assimilée à une pulsion de vie - ça ce n'est pas très gênant- et qui à d'autres moments seraient agités par une pulsion de mort qui en serait l'opposé, mais nous sommes à chaque moment de notre vie tirés par cette dualité interne de la pulsion, c'est-à-dire la pulsion elle-même. Toute pulsion comprend des éléments qui la sexualisent et des éléments qui la mortifient. Et, me semble-t-il, la pathologie des habitudes en est l'un des signes les plus intéressants. Vous voyez que c'est sur un mode - pour que ce soit moins ennuyeux - un peu polémique, sur lequel je souhaiterais entrer dans le vif - façon de parler - du sujet.

Pour illustrer cela encore par une petite remarque préliminaire, mon intérêt pour la question des habitudes est venue d'une très vieille publicité qui témoigne bien à mon avis de ce que la formation des habitudes c'est l'exercice privilégié, dans le quotidien, dans le "normal", on pourrait le dire comme ça, dans cette "clinique du quotidien", dans la clinique de la psychopathologie quotidienne, c'est la manifestation la plus pure du travail de la pulsion de mort. C'est une publicité de la Sécurité Routière qui doit dater de 20, 25 ou 30 ans, et qui était: "Parcours habituel, parcours mortel". C'est quelque chose que chacun connaît, c'est-à-dire que, au mieux, il peut arriver à l'un ou l'autre, le jour où il a envie de sortir, de prendre l'air, d'y aller de quelque chose qui serait apparemment de l'ordre de son désir, de prendre sa voiture, et de se retrouver en moins de 5 minutes sur le parcours de son travail habituel, c'est-à-dire d'aller, effectivement, effectuer une espèce de déni de son désir, au bénéfice de son habitude, alors même que ce qu'il dit c'est qu'il a envie de faire autre chose que d'aller travailler.

Et ce que pointait la Sécurité Routière, c'est que, quand on se retrouve sur ce parcours habituel, sur ce parcours qu'on connaît, il suffit généralement d'une petite fantaisie... J'ai habité

longtemps Montpellier, alors à Montpellier - ça a changé - la Mairie était assez douée pour ce genre de fantaisie, il suffisait qu'il y ait un sens interdit qui change, ou qu'une rue à sens unique devienne une rue à double sens, pour que ça fasse boum dans tous les coins... C'est-à-dire que quand vous conduisez votre voiture en vous fiant à votre habitude de conduite, et bien c'est comme ça qu'il vous arrive, au moindre changement de décor, un accident plus ou moins grave.

C'est une idée importante, et peut-être essentielle dans ce que je voudrais dire: c'est que la formation des habitudes, la condition même de la formation des habitudes (et ça c'est bien examiné par Paul Guillaume), suppose, implique, de fait, qu'on le souhaite ou non, un "fading" du Sujet, un effacement du Sujet. Et de fait, la deuxième raison de mon intérêt de la formation des habitudes - je vais avancer des choses au fur et à mesure, on verra bien où ça s'arrête et où ça arrive - la deuxième raison est une raison beaucoup plus actuelle, beaucoup plus clinique, c'est le changement de la plainte à laquelle on a affaire.

C'est assez joliment décrit... je fais partie des gens qui trouvent que dans la littérature grand public sur la psychanalyse... il y a un livre très intéressant qui est paru, c'est le livre de Roudinesco. Et c'est le point de départ de Roudinesco et ça me paraît un point de départ très intéressant. Roudinesco est quelqu'un qu'on critique souvent, à juste titre, parce que son histoire de la psychanalyse est un peu petite histoire... Mais je crois que son dernier livre est un livre tout à fait stimulant et tout à fait juste: il y a un changement des demandes d'analyses, il y a un changement de la plainte.

Elle souligne, je le souligne aussi - il faut aussi que je fasse la pub de mon bouquin, je le souligne aussi dans ce que j'ai écrit récemment, c'est vrai que le thème dépressif domine sur le thème anxieux. C'est vrai que la plainte c'est la plainte dépressive par rapport à la plainte anxieuse. Et bien l'une des modalités de cette plainte, c'est le sentiment, qui surgit, qui peut surgir, pour un Sujet, d'être trop pris dans l'habituel. De ne plus avoir qu'une subjectivité effacée par ses habitudes, qu'elles soient professionnelles, conjugales, qu'elles soient cette façon d'être habité par de l'habitude.

Évidemment il y aura à jouer sur l'*habitus*, la question de l'*habit*, et la question de l'*habité*. Je crois qu'on entend de moins en moins, on a de moins en moins, me semble-t-il, dans les de-

mandes d'analyse qu'on peut recevoir, de plaintes centrées sur un symptôme qui provoquerait directement ou indirectement une angoisse. Ou un symptôme qui serait immédiatement une réponse à l'angoisse. Et on a, statistiquement, ce n'est pas une donnée... comme ça... ça n'a pas changé du tout au tout... ça a évolué... on a de plus en plus une plainte quant au fait que le Sujet disparaît derrière ses habitudes. Ce sont les deux raisons pour lesquelles je me suis dit qu'il fallait s'intéresser à cette formation des habitudes.

Alors je vais essayer d'avancer en trois temps. Quelques remarques du champ de la psychologie, quelques remarques du champ de la philosophie, et de l'étymologie, et quelques remarques psychanalytiques.

Ce que je disais à l'instant concernant le fait que la formation des habitudes s'accompagne d'un fading du Sujet, de la subjectivité, c'est l'un des constats tout à fait essentiels de Paul Guillaume. Ce que nous dit Paul Guillaume de façon forte, et de façon tout à fait juste, et intelligente, c'est que les habitudes s'acquièrent à partir de quelque chose qui serait une globalité de conduite. La conduite envisagée dans sa globalité. C'est-à-dire qu'on n'acquiert pas les habitudes comme on acquiert des fragments de savoir distingués sur un mode élémentaire. C'est pour cela qu'il s'inscrit dans la conception de la Psychologie de la Forme, dans la Gestalt-théorie. Ce qu'il nous dit justement, c'est que - et ça va être accentué par la psychologie cognitive contemporaine - c'est qu'il y a deux modes de réception des informations: on peut recevoir les informations par éléments, par points distincts, par un certain nombre de perceptions, de signes de perception, dirait Freud, qui sont séparés les uns des autres, et assemblés par la machine cérébrale, la machine mentale, qui, à partir de ces acquisitions élémentaires, constituera une forme. C'était l'idée ancienne, l'idée behaviouriste. Or un certain nombre d'apprentissages, l'exemple le plus célèbre étant l'apprentissage du vélo, qui avait beaucoup intéressé Binet, déjà, dans une lucidité par rapport à cet enjeu...vous savez bien que si on apprend de façon décomposée chacun des gestes nécessaires à faire du vélo, on se casse la figure. Donc il y a quelque chose qui est à un moment une intégration globale d'une gestualité globale, qui, au contraire, ne supporte pas l'élémentaire. Dès qu'on revient à l'élémentaire, dans un certain nombre de conduites... on peut prendre le vélo,

on peut prendre la voiture aussi, si on commence à avoir une réflexion pour revenir à l'élémentaire au moment où il faut freiner, éventuellement changer de vitesse, on ne conduit pas longtemps. Et ça coûte cher. Pour le vélo c'est la même chose, si vous commencez à vous demander ce que vous êtes en train de faire, c'est-à-dire à décomposer chacun des gestes que vous faites, vous tombez. C'est assez radical. Et bien Paul Guillaume tire ce fil pour distinguer deux types d'apprentissage: et ces deux types d'apprentissage sont aujourd'hui tout à fait centraux dans l'approche pédagogique. Là-dessus, qu'est-ce qui pourrait nous poser problème? Au contraire on pourrait dire: mais écoutez c'est très bien on prend en compte le global plutôt que l'élémentaire, c'est un très grand progrès puisque le global c'est ce qui nous orienterait du côté de l'humanisme, d'une certaine conception de la personne, voire d'un personnalisme au sens quasi religieux du terme. Le personnalisme est quand même une philosophie fondamentalement religieuse. Je pense à Mounier, bien sûr, et à tout le courant de l'existentialisme chrétien.

Les apprentissages, par exemple, aujourd'hui, quand on les examine... le concept qui a été produit à partir de cette réflexion, de certains, de Paul Guillaume entre autres, je cite Paul Guillaume parce qu'il me semble le plus intelligent de l'affaire, le terme le plus fort c'est le terme d'*habitation*. L'habitation c'est aujourd'hui l'instrument privilégié pour tout ce qui est apprentissage. C'est-à-dire qu'il s'agit de mettre un Sujet dans une situation saisie non pas comme un cumul d'éléments mais bien comme une situation globale et globalisée. Or ce que je soutiendrai, c'est que, évidemment c'est le meilleur mode d'apprentissage, évidemment c'est par cette voie-là qu'on arrive à réaliser des gestes assez complexes, mais que c'est très précisément quelque chose qui se soutient d'un déni, en acte, et pas seulement d'une dénégation, d'un déni en acte du Sujet en tant que Sujet désirant.

Il ne faut pas se mettre à décomposer. Je pense que ce serait intéressant que sur ce thème Lolita Lopez, à propos du geste de l'alpiniste, puisse reprendre ce genre de réflexion, puisque c'est son sujet de thèse. Mais je crois que dans la globalisation de l'acquisition d'un certain nombre de gestes, on voit très bien que la dynamique, me semble-t-il (la dynamique qui est celle d'un effacement du Sujet désirant, donc d'un exercice à proprement parler de la pulsion

de mort, oui d'un exercice positif de la pulsion de mort), est tout à fait perceptible. D'ailleurs on s'aperçoit très vite de cela parce que, dès qu'un Sujet perd cette globalisation, dès que pour une raison ou pour une autre, de surprise, voire de déficience, dès que cette conduite globale est attaquée, et bien ce qui surgit, c'est l'angoisse, c'est-à-dire le Désir. Il faut bien dire "*l'angoisse, c'est-à-dire le désir*", puisque d'une certaine façon, l'angoisse (qui, nous rappelle à plusieurs reprises Lacan, n'est pas sans objet), et bien l'angoisse, c'est l'une des faces, la face évidemment affectée de refoulement, l'une des faces du désir, là-même où la dépression est son contraire.

Ce qui s'oppose à l'angoisse, ce n'est pas le désir, le désir est du même côté (il n'est pas du même côté, il est à l'inverse, mais comme sur une bande de Moebius), c'est-à-dire il est collé à l'angoisse, alors que ce qui est dans une autre logique, c'est la dépression. Et, me semble-t-il, une dépression qui est au cœur de la dynamique de l'habitude.

D'ailleurs vous voyez bien que quand l'habitude donne son nom à une position ou à un affect, (l'affect qui est nommé par "l'habitude", c'est un affect qui est nommé à partir d'un mot qui est celui de "haine"), ne l'oublions pas, c'est *l'ennui*. Je disais que j'allais être ennuyé... C'est quand même une grande pathologie de (inaudible)... ce qu'il nous promet c'est un monde serein, sans sexe, et donc particulièrement ennuyé. *L'ennui*, n'oublions pas que c'est la même étymologie que *l'ennemi*, dans un rapport à l'Autre qui est un rapport de *haine*, mais qui, évidemment n'est pas du tout du côté de *l'angoisse*. *L'ennui* et *l'angoisse* c'est le contraire, ça n'a rien à voir. Ce qui fait d'ailleurs qu'un Sujet qui voudrait se débarrasser du désir, de l'angoisse et du symptôme, ne peut que faire l'éloge de l'ennui, et de l'habitude.

On connaît tous un Sujet comme celui-ci. Il y en a un qui est tout de même célèbre, qui s'appelle Jean-Jacques Rousseau. JJR faisant l'éloge, entre autres dans les *Rêveries*, faisant l'éloge de l'ennui. Et vous vous apercevrez, si vous regardez les choses en détail, qu'effectivement, toute l'opération folle, (et je dirais... pas perverse, parce qu'on est dans la paranoïa, on n'est pas dans la perversion, même si ça peut avoir pour nous des aspects pervers), toute l'opération folle de l'éducation de l'Émile, anticipe sur cette éducation par l'habitation, par le bain de l'habitude. C'est l'horreur. (rires)

Mais en insistant sur cet aspect-là, ce que je pointe, c'est que c'est quand même un thème bien dominant dans les approches pédagogiques contemporaines: "on va s'ennuyer..." D'ailleurs c'est ce qui se passe, les enfants, de plus en plus, mettent de l'ambiance dans les écoles, c'est-à-dire qu'ils créent de l'angoisse. Parce que, profondément, ils s'y ennuiant. Et l'école est un lieu... c'est quelque chose qui quand même devrait nous intéresser, c'est un lieu, on a tous passé... j'espère que c'est la même chose pour vous, sinon c'est inquiétant, on a toujours... souvent... passé des moments d'ennui extrême. D'ailleurs de temps en temps on se rebaigne dans cet ennui, on va à certains colloques où on s'ennuie (rires) profondément, sur le même mode, où on est là, il y a une espèce de parole, qui passe, qui glisse, qu'on oublie très vite, il y a un ronron, et c'est très affolant, dans les colloques, vous êtes... hier j'étais à un colloque, je voyais les gens... j'avais un texte écrit, je ne l'ai pas lu, je me suis dit "sinon ils vont franchement ronfler..." et on voit une espèce d'ennui qui pénètre... et qui me semble renvoyer assez précisément à l'ennui scolaire. Ce que je dis, c'est que l'ennui à l'école, ce n'est pas un accident, ce n'est pas quelque chose qui se produirait du fait que les profs seraient ennuyeux, c'est parce que précisément la pédagogie dans laquelle on baigne, celle de l'habituation, celle de se mettre dans le bain... Le grand truc que je reprochais à Dolto, je vous rappelle comment tout à l'heure je chantais les louanges de Dolto, c'est qu'à force de dire qu'il faut que l'enfant baigne dans un bain de langage, on a plutôt tendance à le noyer (rires)

Vous voyez bien d'ailleurs que l'un des modes sur lequel les analystes, d'une façon un petit peu posture, ou imposture, à un moment voulaient faire valoir que leur parole n'était pas du registre pédagogique, ça consistait -c'était une posture- il y a quelques années, à parsemer sa parole de longs silences, il fallait qu'il y ait de l'angoisse qui apparaisse, il fallait que la parole se détache comme "une voix de fin silence", comme diraient nos évangélistes...

Vous voyez je mets l'accent sur cet aspect psychologique parce que nous sommes en plein dedans. Et je crois que dans les pathologies de l'enfant, et en particulier dans les pathologies scolaires, aujourd'hui, c'est un trait qui devrait attirer notre attention au moins autant que les fameuses folies scolaires. Les enfants s'ennuient à l'école. Les taureaux s'ennuient le dimanche... (rires).

Je change de registre. C'est intéressant d'aller voir l'étymologie grecque - on a beaucoup parlé de l'étymologie latine d'"habitus". Moi j'aime bien aller voir l'étymologie grecque parce que ça vient nous interroger de façon très curieuse. Il y a deux mots qui voisinent, en grec, avec une nuance, pour les hellénistes - et de taille, puisque ce sont deux mots évidemment différents, puisque l'un commence par épsilon ε, l'autre par éta η, deux types de "e" différents, deux mots qui voisinent, et qui, étymologiquement ont donné des mots pour lesquels on ne sait pas de quel côté vient l'étymologie, dans les deux cas ethos ἦθος et ἦθος est avec un esprit ouvert, donc il n'y a pas de h, mais on ne sait pas de quel mot ça vient. Ce sont deux mots voisins, qui ont donné entre autres "éthique", et "éthologie", c'est tout de même assez original, de penser que éthique et éthologie sont dans un voisinage, ça devrait nous interroger. Ces deux mots produisent "éthique", c'est ce qui m'intéresse, et "éthologie", au sens où l'éthologie c'est l'étude des conduites.

Qu'est-ce que c'est que ces deux mots? Je n'entre pas dans le détail, parce que je n'ai pas tout repris ici, j'en parle un peu dans le livre, et j'en ai fait un article un jour, mais je n'ai pas publié... Et bien l' ἦθος ce sont les mœurs, les coutumes, avec l'évocation d'une parole sur les mœurs, d'un discours sur les mœurs, d'un discours sur la morale. On attribue plus précisément l'étymologie ἦθος à l'éthique, il y a une utilisation, je crois que c'est Xénophon, je regarderai le Bailly, qui utilise ἦθος et ἠθικος (ethos et ethikos) dans le sens d'une parole sur la morale, et puis ἦθος c'est la conduite en tant qu'elle est acquise par l'habitude, une conduite qui n'est pas acquise par la parole, par une décision, mais qui est acquise par l'habitude.

Je pense que dans nos réflexions contemporaines... alors voyez, dans l'un et dans l'autre il y a l'idée de quelque chose qui s'inscrirait de façon un peu traditionnelle. Les deux mots se sont confondus ensuite, et apparemment il semblerait, d'après le Bailly je crois, ou d'autres références étymologiques voisines, enfin du grec, qu'au bout d'un moment on n'ait plus su distinguer les deux mots, que les deux mots soient confondus, aient donné, y compris pour les Grecs, apparemment, le même sens de... la même utilisation. Donc des mœurs, des conduites, quotidiennes, déterminées par de la parole, et des conduites déterminées par des habitudes.

Ça me semble tout à fait intéressant de le reprendre, parce qu'à mon avis les débats que vous avez sans doute entendus sur le sens de l'éthique, chez Lacan, (je pense entre autres aux travaux de Patrick Guyomard, ou aux travaux de Jean Allouche, sur l'édification de la psychanalyse etc. avec effectivement à la suite de Lacan la mise en avant de la question d'Antigone), me semble masquer cette difficulté.

Tout de même, soyons triviaux, soyons un peu triviaux: si l'Éthique de la psychanalyse, c'est ce qui désigne la pratique de l'analyste, et bien ce qui me semble l'un des risques essentiels de cette pratique, ça aussi j'essaie de l'aborder, c'est que cette pratique peut vite devenir une pratique ennuyeuse.

France Delville: - Pour qui?

J.J. Rassial - Oh pour les deux... (rires) On voit très bien comment l'analyste et l'analysant peuvent au nom du respect d'une éthique, qui me semble avoir légèrement basculé sur ce versant-là, s'ennuyer ensemble, voire être dans la complicité rousseauiste des ennuis, c'est quand même quelque chose qu'on voit quotidiennement: on voit, y compris dans les récits d'analyse, des patients nous raconter comment en fait ils s'ennuient. Il y a même quelques analystes dont je me demande s'ils ne sont pas morts de ça (rires), morts d'ennui... c'est ça la pulsion de mort. C'est ça la pulsion de mort à l'œuvre dans la rencontre, par exemple. Pourquoi? Parce que la psychanalyse c'est comme l'alpinisme, c'est une pratique à risque. C'est une pratique à risque parce qu'on est au plus près de l'angoisse et du désir, donc. C'est une pratique à risque pour l'analysant, mais aussi pour l'analyste. Et on voit bien comment il y a une protection contre ce risque, qui fait dériver le psychanalyste vers une position de fonctionnaire de la cure (rires), respectueux évidemment des règles qu'ils a reçues, ou qu'il a acquises, par dix ans de mauvaises habitudes...

C'est intéressant aussi de savoir ce qu'on appelle les mauvaises habitudes. Parce que vous voyez quand même que le premier "au-delà de la sexualité", c'est quand même l'onanisme. C'est quand même "les mauvaises habitudes". J'en parlerai la prochaine fois des "mauvaises habitudes". C'est pour ça que je voulais donner "la formation des habitudes" en deuxième titre, mais je préfère attaquer les choses autrement.

Ça me semble une tension... vous voyez que je suis beaucoup plus près d'une réflexion philosophique, très très forte dans les enjeux de la réflexion sur l'Éthique - pas seulement l'Éthique de la psychanalyse - mais bien évidemment celle qui m'intéresse, celle sur laquelle je pense avoir quelques petites choses à dire, c'est cette fameuse Éthique de la Psychanalyse, où on peut se demander de façon tout à fait paradoxale - c'est une position qui m'opposerait assez radicalement à Patrick Guyomard, pour le citer, on n'a pas eu l'occasion d'en parler, on s'est croisés dans un colloque hier, ce n'était pas sur l'Éthique, c'était sur autre chose, mais j'aurais pu lui dire que sa façon de dériver sur le juridique me semblait en plein dans ces errements-là, pour ceux qui étaient à ce colloque, sa fascination pour le juridique m'inquiète... Et bien on voit très bien comment... la tension existe entre une Éthique de l'analyste centrée sur ce désir X, et une Éthique de l'analyste qui serait centrée sur quelque chose qui voisinerait quand même d'une façon curieuse avec une réussite du désir de non-désir de l'hystérique. Comment quelque chose pourrait être un engagement de l'analyste du côté d'une réponse adéquate à la demande de l'hystérique de fonder un désir de non-désir. De donner cette dynamique-là.

Deuxième piste de réflexion: comment est-ce que nous définirions aujourd'hui - non pas nous donnerions un contenu - mais quand même d'abord comment nous définirions la question éthique pour la psychanalyse. Est-ce que nous la définissons comme une *Éthique de la parole*, ou comme une *Éthique du faire*. Lacan insiste sur les deux mots, du *bien dire* et du *bien faire*, mais vous voyez que la logique du bien-dire et la logique du bien-faire, si ce que je dis n'est pas complètement idiot, ne sont pas des logiques qui appartiennent au même champ.

Je vais essayer d'avancer sur cette ligne, en essayant de ne parler pas trop longtemps pour une fois, comme ça on pourra discuter, sur la question de ce qui fait cette position, ce qui fonde cette position subjective, ce qui fonde cette tension, me semble-t-il, qui oppose désir, sujet désirant, et acquisition des habitudes. Y compris des bonnes habitudes.

Je disais tout à l'heure: l'habitude est une protection contre l'angoisse. Et la perte des habitudes est un facteur de déclenchement d'angoisse. Vous voyez bien d'ailleurs que la meilleure façon d'éviter l'angoisse de la rencontre analytique, c'est d'en faire une habitude. J'ai une expérience récente. Je suis venu à Aix vendredi,

donc j'ai déplacé tous mes rendez-vous de vendredi après-midi. Vendredi soir j'ai reçu sur mon portable un appel d'un patient, à qui j'avais évidemment dit... mais il y en a toujours un qui oublie, heureusement, quand même, à qui j'avais dit que je ne serais pas présent, que je serais absent, à la fois vendredi et lundi, aujourd'hui, et qui me téléphone, et qui me dit: « Je suis venu vendredi ». Je lui dis:

- Il me semble que je vous avais prévenu de mon absence.

Et lui:

- Oui mais je suis venu quand même... (rires)

Alors je lui dis:

- Écoutez, je suis désolé, vous avez trouvé porte close...

- Oui, mais ce n'est pas grave, de toute façon je vous paierai la séance (rires)...

Vous voyez ce que c'est que l'habitude. Là je n'ai rien dit parce que... ça va être amusant parce que... il va falloir que je trouve une réponse adéquate, si jamais il me paye la séance. Généralement c'est plutôt le contraire. C'est quand même extraordinaire... Si je vous dis que ce patient est plutôt sur le versant obsessionnel, ça ne vous étonnera pas... Mais c'est incroyable: quand vous déplacez les horaires des séances, vous avez toujours des gens pour venir à l'ancienne heure. De temps en temps il faut faire quelque chose, je pense qu'avec ce patient, un jour, il va falloir que je ne sois pas là par surprise. Ça m'est arrivé de le faire une fois, je pense que ça risque d'être nécessaire si on n'arrive pas à interpréter ce qui est en jeu-là. L'habitude c'est quand même quelque chose à quoi on tient, dans quoi on se réfugie. Et, me semble-t-il, les analystes aussi, c'est ça qui me semble plus inquiétant.

Mais ce sur quoi je voudrais lancer un nouveau fil, celui que j'ai lancé en évoquant la question de l'ennui, c'est qu'il s'agit certes d'une opération anti-anxieuse, anxiolytique, "la fonction anxiolytique de l'habitude", mais que c'est aussi un traitement de l'Autre, c'est aussi quelque chose qui instaure, je l'ai dit, un fading du Sujet, un effacement du Sujet, donc le Sujet, évidemment, s'il s'efface, il n'est plus dans l'angoisse. Je raconte toujours cette mauvaise habitude d'une patiente qui était venue me voir - ça me semble une pathologie très très intéressante - en évoquant le fait qu'elle avait un problème de frigidity. C'était tout à fait intéressant parce qu'il s'avérait que... très vite d'ailleurs dans son discours, on se disait cette frigidity, elle ne semble pas tellement organisée, avec le reste de

la présentation. Cette femme n'était pas frigide au sens classique du terme, elle avait une tendance absolument irrésistible à s'évanouir à chaque fois qu'elle se retrouvait au bord de l'orgasme. Le plaisir montait, et à l'acmé du plaisir, dans les pommes! (rires) selon sa formule, très très adéquate! Vous voyez, c'est une réussite extraordinaire! Là c'est une réussite hystérique, pour le coup "désir de non-désir", parfaite! ce n'est pas l'absence de désir, ce n'est pas non plus l'absence de plaisir, c'est: le plaisir, au point où il voisine avec l'angoisse, la mort etc. on l'évite, on réussit superbement à l'éviter sans l'annuler, c'est-à-dire avec une opération de déni tout à fait remarquable, par l'évanouissement. Par ce fading. C'est un symptôme en or, ça.

Vous voyez comment le symptôme a disparu: le symptôme a disparu pour provoquer de l'angoisse. C'est-à-dire que la première fois où elle ne s'est pas évanouie, ça a été pour elle une expérience anxiogène absolument terrible, on pourrait dire, par rapport à cette notion d'habitude: *déroutante*. C'est intéressant, ce mot, aussi, qui vient de temps en temps, être dérouter: "je suis dérouteré". Parcours habituel/parcours mortel. (rires) Il faut les attraper.

Ce que je dis c'est que par là-même il y a une opération qui est effectivement de fading du Sujet, mais qui est fondamentalement de négation, d'attaque forte, virulente et efficace, contre le fait qu'il y ait de l'Autre. Contre le champ de l'Autre.

Il n'y a rien qui soit plus unificateur et pacifiant - je suis toujours étonné que personne n'ait attaqué la question du PACS sur le fait que c'était de la pacification qui était visée par le PACS. J'ai dû le dire ici déjà: comment pacifier le sexuel. Le sexuel, c'est la guerre, c'est l'angoisse, c'est tout ce qu'on veut. C'est vraiment ce qui ne va pas. Sinon il y aurait un rapport sexuel. C'est vraiment le signe que le Désir, il est quelque chose qui vous perturbe.

La pulsion de mort dans sa forme la plus simple, la plus expressive chez Freud c'est la tension... le fait que le désir perturbe l'homéostasie de l'appareil psychique, et que l'appareil psychique, par la satisfaction, tend à retrouver sa stabilité, son équilibre. C'est ce qui fait que la meilleure solution... la meilleure forme de la satisfaction la plus absolue, c'est la mort. Quand Lacan nous dit "la jouissance suprême c'est la mort", c'est bien pour mettre ce Thanatos au cœur d'Éros.

Et bien ce qui est en jeu dans cette affaire, c'est non seulement une opération contre le Sujet, mais c'est une opération non pas contre l'objet mais contre le champ de l'Autre. Comment nous absenter du Champ de l'Autre, comment ne plus être sous le regard de l'Autre, comment faire en sorte que l'Autre ne nous taraude plus. C'est-à-dire qu'on annule le "Che vuoi", qu'on annule le fait que ça vienne de l'Autre nous demander: "qu'est-ce qu'on désire?" dans le fond.

Et il me semble que ça aussi c'est très sensible dans ce qui est le rapport... dans une clinique qui est tout à fait intéressante, à nouveau, celle de l'École... le cancre - vous savez le cancre de Prévert - et bien il est d'une efficacité pour nier l'Autre, pour mettre l'Autre en situation d'impuissance, pour s'appuyer, pour coller (évidemment un thème que j'ai abordé à propos des états-limite), pour soutenir, à la fois, la barre qui l'affecte, et en même temps, le Manque-dans-l'Autre, c'est-à-dire la défaillance de l'Autre... Pour le produire: c'est tout à fait opérant que l'habitude. L'habitude c'est le mode sur lequel à la fois le Sujet s'efface comme Sujet désirant, mais il efface aussi chez l'Autre toute possibilité d'être lui-même le lieu de la question.

Je pense à une autre clinique, c'est la clinique de l'endormissement. Les phénomènes d'hypersomnie, de gens qui d'un seul coup, sans qu'on puisse parler de catalepsie, ou de phénomènes neurologiques particulier, d'un seul coup s'endorment. Il y aurait probablement une clinique, aussi, d'un endormissement, ou d'un évanouissement de type neurologique, à aborder à travers ça, mais je n'en ai pas les éléments...

Celle à laquelle je pense, c'est..., ce sont ces sujets qui ont tendance à s'endormir à tous bouts de champs. Dès qu'il y a quelque chose qui joue... Mais c'est un phénomène qu'on peut avoir les uns ou les autres dans le quotidien. Moi j'ai eu ce phénomène à un moment, pas la première fois, mais la deuxième fois, quand le film Shoah est passé à la télévision...

F. Delville - C'était à trois heures du matin...

J.J. Rassial - C'est vrai qu'il y avait toutes les raisons objectives pour... il n'empêche que... l'effet d'endormissement était plus fort que quand ils ont passé Charlie Chaplin à trois heures du matin (rires) il y avait un effet de "l'endormissement défensif". Parce que pour le coup, le moins qu'on puisse dire, c'est que

c'était plutôt anxiogène, ce film. Il y a des effets qui sont de ce type-là. Ce n'est pas trop le fil de... Mais il me semble qu'il y a dans cet enjeu un enjeu effectivement d'effacement du Sujet, mais aussi un enjeu d'attaque, d'attaque portée contre le champ de l'Autre. C'est la même chose quand il s'avère par exemple - ça ne m'est pas arrivé de mon côté, mais ça m'est arrivé avec un patient - que l'un des deux s'endorme pendant la séance (rires). Mais je pense que c'est la même chose quand les analystes s'endorment, ça ne m'est jamais arrivé, mais franchement, il faut résister, des fois, il faut résister, il y a des effets d'endormissement, je crois que c'est l'une des raisons pour lesquelles Lacan est passé aux séances courtes (rires), l'obsessionnel trois quarts d'heure, on comprend que nos collègues qui sont dans la norme des 3/4 d'heure, de temps en temps succombent à l'endormissement (rires) quand vous écoutez un bon obsessionnel, en début de cure, bon... et tout ce qui n'irait pas dans le ronron de la parole... parce qu'ils parlent en général, et quand vous interrompez... "taisez-vous"!.. parce que ce n'est pas dans la règle. Et puis il continue son machin, il ne vous reste plus qu'à interrompre la séance, mais si vous êtes dans l'habitus IPéiste, vous ne pouvez pas, ils sont coincés les pauvres, ils faut y penser, et c'est normal que de temps en temps ils s'endorment. Cet endormissement, c'est effectivement une protection du moi contre le sujet, du moi contre le désir, mais c'est aussi une attaque directe, me semble-t-il, portée au champ de l'Autre, c'est-à-dire le meilleur moyen de nier l'autre. Le meilleur moyen de nier l'autre, c'est quand même de s'endormir. Alors évidemment ce qui apparaît c'est tout à fait autre chose, puisque le rêve comme gardien du sommeil n'est-ce pas... je vais juste

Vous voyez, ces trois idées: la formation des habitudes, la globalisation comme mettant en jeu une dynamique qui est celle de la pulsion de mort, la question de cette confusion sur l'Éthique, et enfin cette idée que... ce double effet de fading du Sujet, cet effet de fading du Sujet se double d'une tentative d'affirmer la - disons-le en terme un peu plus fort- la dérélition de l'Autre. Pas seulement la dérélition du Sujet, mais la dérélition de l'Autre.

Il y aurait à réfléchir sur les phénomènes d'endormissement dans les récits bibliques. On pense à Booz, mais on peut penser à Noé aussi, on peut penser à ce qui se joue probablement autour de Loth, il y a toute une série d'histoires de ce type-là... Je voudrais simplement conclure

sur l'idée que je donnais au départ: pourquoi est-ce intéressant, cette affaire de l'habitude, de la formation des habitudes? C'est qu'on ne va pas imaginer un Sujet qui n'aurait pas d'habitudes. On voit très bien que le Sujet qui tenterait, au plus près, surtout de ne pas succomber à l'habitus, c'est celui qui y tombe de la façon la plus directe. C'est lequel? C'est le pervers. Le pervers dit: je ne veux pas être orienté - c'est ce qu'il dit - par autre chose que mon désir. Or qu'est-ce que vous constatez, avec le pervers? Il suffit de lire "Les 120 journées de Sodome". Je ne sais pas si vous avez essayé de lire "Les 120 journées de Sodome", il faut essayer. Si vous y arrivez, vous aurez un diplôme. C'est d'un ennui, d'un ennui, terrible. Pourquoi? Parce que c'est exactement la même scène qui est, à chaque fois, selon laquelle Sade dit... son projet c'est d'introduire, un catalogue, de tous les fantasmes, et de rajouter, avec une petite variante, quelque chose qui modifie l'ordre des petits jeux pervers qu'il nous a donnés au départ. Ce n'est pas ce qu'on trouve dans d'autres textes de Sade, "La philosophie dans le boudoir" ou même dans "Justine", mais ce qu'on trouve dans "Les 120 journées...", c'est vraiment ça. D'ailleurs il ne l'a pas achevé, c'est inachevé: à la fin, ça finit par devenir du plus haut comique, c'est un livre comique, "Les 120 journées..." A la fin, au lieu d'avoir le récit d'une scène perverse, vous avez la même scène, mais on remplace la merde par le sperme, vous remplacez tel élément par tel élément, c'est une combinatoire absolument fabuleuse.

Mais vous voyez, le pervers c'est celui qui dirait, qui affirmerait: "Moi je suis un tenant du désir contre l'habitus".

Or il y échoue, très précisément, puisqu'il vient créer un habitus encore plus costaud, encore plus... Dans le genre annulation de l'Autre et annulation du Sujet, là il réussit son coup. C'est pour ça d'ailleurs que les pervers séduisent beaucoup les hystériques, parce qu'ils réussissent justement à annuler, paradoxalement... Alors même qu'il est censé être l'agent le plus pur du désir, il réussit à annuler le désir de... D'ailleurs les pervers sont très ennuyeux, dans les cures, rien de plus ennuyeux qu'un pervers, une fois qu'il vous a raconté son scénario, pfff...

Question - Quoi faire avec les pervers?

J.J. Rassial - Je ne sais pas si on les soigne... On peut arriver à démonter... Je raconte toujours que j'ai eu une superbe perversion sympa-

thique, un fétichiste de la chaussure, qui est venu pour une raison simple, il avait une partenaire de prédilection, qui l'a plaqué, parce qu'un moment elle avait mal au pied (rires)... Je vous explique pourquoi: parce que son truc à lui, qui était lié à une scène qu'il répétait, avec la mère, mais... il savait tout... il n'y avait rien... son truc à lui, donc, après avec des prostituées, qui étaient très contentes de l'opération, c'était de faire marcher une femme avec des chaussures dépareillées. Avec des talons, non pas des chaussures de taille différente, mais avec des talons de taille différente, pour provoquer une boiterie. Évidemment c'est quelque chose d'une religiosité extrême, puisque évidemment, *boiter ce n'est pas pécher*, n'est-ce pas... (rires). Évidemment il y avait dans ce montage quelque chose de pathétique, de touchant...

Alors qu'est-ce qui s'est passé? C'est qu'effectivement la cure l'a obsessionnalisé: il est devenu collectionneur... (rires) Je ne suis pas sûr que ce soit un gain et qu'il ait guéri, mais il y a eu une espèce de modification... Je parle de cette perversion parce qu'elle est plutôt sympathique, les prostituées étaient ravies, ça les reposait un peu, même s'il fallait marcher... (rires) Parce que son activité à lui c'était de se masturber, n'est-ce pas. Voilà, il se masturbait en voyant une femme marcher avec des chaussures dépareillées, et boiter. Alors dans le genre ennuyeux, vous imaginez... Ce que je veux dire c'est que même là où on croit que l'on contre l'habitude, en définitive, l'habitude, c'est un exercice quotidien que... dans la psychopathologie de la vie quotidienne, nous avons une mise en avant quotidienne de la pulsion de mort. On peut constater ça chacun pour soi, il n'y a pas besoin d'aller sur un divan pour constater ça, on peut constater qu'il y a toute une série de choses que nous ne faisons pas pour d'autres raisons que justement cette habitude. Et comment on en vient à se construire en permanence des habitudes, c'est-à-dire à mettre en agent de nos conduites: la pulsion de mort.

Ça me semble le mode sur lequel on peut l'appréhender de la façon la plus freudienne possible. Et accessoirement la plus lacanienne. Si on aborde la pulsion de mort à partir d'enjeux qui évidemment l'impliquent, et particulièrement à travers la fameuse destructivité... Moi ça me fait un peu rigoler de réduire la pulsion de mort à la destructivité, parce qu'on retombe dans une espèce de point de vue moral. Où la Pulsion de Mort, ce seraient les Méchants, et Éros ce serait les Bons. Éros, ce seraient les



défenseurs de la Vie, et Thanatos... Je pense que cette transformation pulsion sexuelle/pulsion de mort, cette conflictualité, interne donc à la sexualité, le fait de les avoir chosifiées avec Éros et Thanatos, ça a été l'erreur de Freud, sur cette approche. D'ailleurs, on ne l'utilise plus, maintenant. D'abord parce que ça aboutit quand même à une illusion freudienne extraordinaire, puisque c'est la fin de "Malaise dans la Civilisation", ce texte d'une lucidité extraordinaire (c'est quand même un texte anticipateur comme on a rencontré peu de textes anticipateurs, il y a des trucs très savoureux... il écrit ce texte en 1929, et il y dit: *Quand les Bolcheviks auront fini d'exterminer les bourgeois, qu'est-ce qu'ils vont faire? Moi je vous fais le pari, ils vont s'exterminer entre eux...*

Les grands procès de Moscou, ça commence en 1934, c'est-à-dire que Freud anticipe ça de façon magistrale. Par contre, à cause de cette

chosification d'Éros et de Thanatos, il termine sur une énorme bêtise, il parle de son espoir que, dans le champ du Social, les forces d'Éros dominant les forces de Thanatos. Il y a une espèce d'illusion, en 1929. Il a le droit de s'être trompé. Évidemment vous voyez, il n'y a pas eu... La guerre, ce n'est pas la guerre entre Éros et Thanatos, ce n'est pas d'un côté Éros de l'autre Thanatos, sinon on finit par dire des bêtises, sur la guerre. On finit par dire qu'Hiroshima, c'est la même chose que les camps, ce n'est pas vrai. Ou que Dresde c'est la même chose que les camps... Ce n'est pas vrai. Il y a là une idée de chosification qui me semble très problématique. Je vais m'arrêter là, et on peut en parler.

Transcrit par France Delville, non revu par Jean-Jacques Rassial